

Biennale de Venise : les femmes font la foire

Autor(en): **Bertoni, Denyse**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[95] (2007)**

Heft 1514

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-283171>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

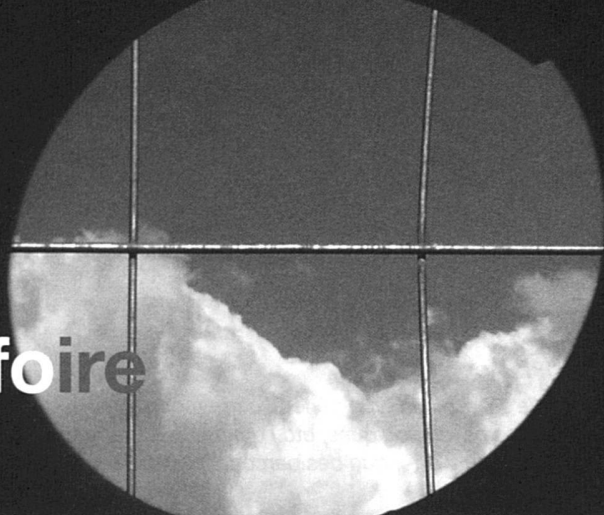
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Biennale de Venise:

Les femmes font la foire

Denyse Bertoni



Entre spectacle et foire, Venise se féminise en silence

La 52e Biennale internationale d'art contemporain, qui se tient à Venise du 10 juin au 21 novembre 2007, accueille cette année une centaine d'artistes, dont de nombreuses femmes, en provenance de 77 pays. Cette édition, baptisée «Pense avec tes sens – Ressens avec ton esprit» est construite sur la dichotomie entre les sens et la raison et son influence sur notre perception de l'art. Ce thème est d'ailleurs peut-être à l'origine d'un des événements de la Biennale à savoir sa féminisation.

Mais, lors de la conférence de presse inaugurale, le nouveau commissaire de la Biennale, l'Américain Robert Storr, n'y a fait aucune allusion. Il s'est contenté de rappeler que Venise est une plateforme de rencontre et d'échange, insistant sur le fait que la Biennale n'est ni un spectacle en soi, ni une simple foire de l'art. Venise est tout aussi bien la vitrine de la création contemporaine que le point de départ du «Grand Tour» des foires qui lui succèdent de juin à septembre : Art 38 Basel, Documenta 12 et Skulptur Projekte Münster 07.

Elles font Venise

Cette année, dans les Pavillons des Jardins de la Biennale, pas besoin de chercher la femme. Elle règne sans partage, ni concurrence. En effet, la France avec Sophie Calle, l'Allemagne avec Isa Genzken ou la Grande-Bretagne avec Tracey Emin ont choisi, pour représenter leur scène contemporaine, une seule artiste et une seule œuvre, dans la répétition presque obsessionnelle d'un seul thème : l'autobiographie.

Sophie Calle ou l'art de se couper le nombril en quatre

L'attraction – fatale – reste assurément le Pavillon de la France où l'œuvre nombriliste de Sophie Calle (1953), mise en scène par Daniel Buren, témoigne du culot des artistes. En effet, si l'on en croit la légende, le célèbre Buren, connu notamment grâce à ses colonnes rayées qui avaient parsemé les jardins du Palais Royal, aurait été engagé par le biais d'une petite annonce parue dans le quotidien Libération du 16 juin 2006: «artiste sélectionnée pour représenter la France ... recherche toute personne enthousiaste pouvant remplir la fonction de commissaire d'exposition...». Info ou intox ? Avec Sophie Calle, la vérité n'est jamais tout à fait vraie et les confidences impudiques relèvent toujours plus ou moins de la mise en scène d'elle-même, quoiqu'elle en dise.

C'est d'ailleurs sans doute ce qui plaît au public. Sophie Calle joue avec les passions de l'époque: quotidien romancé façon *Desperate housewives* ou voyeurisme organisé façon télé-réalité. Toujours est-il que le succès public remporté par l'artiste au Centre Pompidou lors de son exposition «M'as-tu vue» en 2003 se renouvelle au cours de cette Biennale vénitienne.

Si l'on en croit les commentaires de celles et ceux qui la «découvrent», Sophie Calle est une artiste déjantée dont l'originalité frise la folie douce. Etre larguée par courriel et demander à 107 femmes de donner leur opinion sur cette rupture «traumatisante», disséquer le texte à l'infini, le faire traduire en braille, en sténographie, le mettre en musique, l'analyser grammaticalement, le faire interpréter tour à tour par des actrices, et non des moindres, par une danseuse indienne, par un clown, par le langage des signes, est de toute évidence le moyen le plus original qu'ait trouvé une femme pour exorciser ses peines de cœur. Si peines de cœur il y a ! En effet, *Prenez soin de vous* (2007) n'est qu'une variation sur un thème déjà exploité précédemment par l'artiste dans son livre *Douleur exquise* (2003).

Dans cette œuvre, l'amant qui était mis en scène et à nu – l'artiste Martial Raysse – existait bel et bien et n'avait nullement apprécié le manque de discrétion de la dame. Depuis, les hommes se méfient sans doute de cette notoriété post-liaison et l'inconnu de la lettre de rupture pourrait bien être issu de l'imagination de la prolifique Sophie. Mais peu importe la réalité. Sa démentielle exposition vénitienne, dont le titre est la dernière phrase du courriel de rupture de son amant, vous bombarde littéralement de stimuli médiatiques dès votre entrée dans le pavillon. La voie de Jeanne Moreau vous accueille en fond sonore, des images et des mots vous assaillent et des projections vous aveuglent alors que vous entrez, de plain-pied et un peu malgré vous, dans l'intimité de Sophie Calle. La pièce est couverte de reproductions géantes du fameux courriel de rupture. On en ressort médusé.

L'excentricité est décidément le trait dominant de cette manipulatrice professionnelle, qui recycle admirablement des bribes de sa propre vie, y compris ses fantasmes et ses échecs, pour les transformer en art. Tour à tour photographe et narratrice, muse et créatrice, exhibitionniste et voyeuse Sophie Calle s'est servi, au cours de sa carrière, aussi bien de l'écrivain new-yorkais Paul Auster (*Double Jeux*, 1998), que d'inconnus invités à lui raconter des histoires dans un lit installé au sommet de la tour Eiffel lors d'une nuit blanche parisienne, pastichant ainsi une de ses premières performances: *Les dormeurs*, 1979. Elle s'est fait suivre par un détective engagé par sa propre mère (*La Filature*, 1981), et a fouillé avec délice dans la vie des autres (*Les dormeurs* 1979, *Unfinished*, 2003).



Sophie Calle
kleinefenn@france.com

A l'Est: la fragilité

Heureusement, toutes les artistes de la Biennale ne sont pas aussi nombri-listes. Le Pavillon de la Tchéquie et de la Slovaquie, mérite une visite solitaire, tant ce lieu fait de transparence et de lumière, impressionne, interroge et surprend. Irena Jusova, superbe jeune femme et artiste de talent a mis son propre corps en scène. Elle l'a moulé dans une matière gélatineuse et transparente afin de produire une silhouette organique suscitant chez les spectateurs-trices une vague de frissons. *L'extrême légèreté de l'être* apparaît dans sa quintessence, révélant ainsi la nouvelle femme artificielle, siliconée jusque dans ses parties les plus intimes.

A ses côtés, s'exposent des pieds et des mains transparents, découpés et placés côte à côte sur les étagères d'une boutique de luxe, comme des embauchoirs à chaussures ou des formes pour gants. Ces objets, du plus bel effet, provoquent le trouble. Et lorsque apparaît le corps tout entier, trônant au centre du «magasin», recroquevillé comme une momie inca offerte à tous les regards, dans un sarcophage qui ressemble autant à une boîte d'emballage qu'à un cercueil, le malaise s'installe. Mise en scène morbide de sa propre mortalité ou anathème d'une mode qui n'hésite pas à mutiler les corps sous prétexte des les embellir, la boutique de luxe s'est transformée en laboratoire d'horreur-fiction qu'on s'empresse de quitter.

Plus loin, dans le Pavillon polonais, Monika Sosnowska (occupe tout l'espace avec une œuvre kafkaïenne, dialogue très réussi entre arts visuels et architecture. Sa sculpture, une carcasse métallique instable, intitulée *1:1*, semble être le vestige d'un bâtiment qui, bien qu'encore moderne, appartiendrait déjà à une époque révolue. Il implose et s'impose dans un espace trop étroit pour l'abriter tel un rappel d'un passé récent et douloureux, déchet difficilement recyclable d'une architecture d'Etat à la limite de l'absurde.

Plus loin encore, à l'entrée de l'Arsenale, au Campo della Tana, la Géorgie présente trois femmes aux styles très différents. La plus «internationale», Tamara Kvesitadze, est architecte et a déjà exposé en Suisse. Vivant et travaillant à Tbilissi, elle travaille en trio avec deux collègues masculins. Leurs sculptures figuratives, en résine de verre ou en métal, souvent animées par des moteurs invisibles, reflètent la fragilité de l'être et son éphémère passage terrestre. Certaines œuvres sont fortement empreintes de la culture de leur pays, au croisement de l'Occident et de l'Orient, mais l'ensemble de l'œuvre, très sophistiquée dans la forme et dans la construction, vise un public plus vaste de collectionneurs.